

97454

BON GRÉ MAL GRÉ

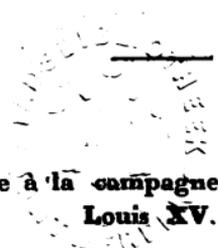
COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE,

PAR P. J. BARBIER,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE FRANÇAIS,
LE 9 JANVIER 1849.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LA BARONNE . . . en fait un baron	Mmes MANTE.	<i>Jiercha</i>
CAMILLE sa nièce, (25 ans).	BERTIN.	<i>Becum</i>
MARIE id. (16 ans).	LUTHÈR.	<i>Olia</i>
FLORINE camériste.	BROHAN.	<i>Colson</i>
LE VICOMTE DE TORCY.	MM. LEROUX.	<i>Seples</i>
LE MARQUIS D'HÉRICOURT.	GOT.	<i>Joseloe</i>
UN DOMESTIQUE.		



La scène se passe à la campagne, chez la baronne, sous Louis XV.

Le théâtre représente un salon. — Table à ouvrage, à gauche. Clavecin à droite. Portes et fenêtres donnant sur un jardin. Portes latérales donnant dans les appartements.

SCÈNE I.

CAMILLE, FLORINE, MARIE, *Camille est au clavecin, Florine et Marie travaillent à l'aiguille.*

CAMILLE, *chantant.*

« Un amour constant et fidèle... »

MARIE.

Mais non ce n'est pas cela. (*Chantant.*) « Et fidèle. »

CAMILLE.

Pas du tout : « Et fidèle!... »

MARIE.

C'est un dièze.

CAMILLE.

C'est un bémol.

MARIE.

Un dièze.

CAMILLE.

Un bémol.

MARIE.

Je prends Florine pour juge.

CAMILLE.

Soit, parle, Florine.

FLORINE.

Ma foi, c'est fort embarrassant Mesdemoiselles, et je croirais volontiers que c'est dièze et bémol à la fois, d'autant que le bémol est plus tendre et le dièze plus passionné. Tout cela va fort bien ensemble.

MARIE.

Oui, tu parles savamment de la musique.

FLORINE.

Très-savamment, si je vous mets d'accord. Et puis, voulez-vous m'en croire, le difficile est de trouver un amour constant et fidèle, et c'est à quoi les dièzes et les bémols ne s'entendent guère.

CAMILLE.

Ah ! tu as bien raison, ma pauvre Florine.

MARIE.

Oui, comme un vieux philosophe qui ne croit plus qu'à ses vieux parchemins.

FLORINE.

S'il y croit encore c'est qu'il est moins vieux que moi, Mademoiselle.

MARIE.

Moins vieux que toi ?

FLORINE.

Assurément. Mettons qu'il ait quatre-vingt-dix ans, ce vieux philosophe.

MARIE.

Eh bien ?

FLORINE.

Eh bien ! moi qui vous parle, j'en ai vingt-cinq et je porte un caraco ; trouvez-moi un philosophe qui puisse vous en dire autant.

MARIE.

Tu ne crois donc plus à rien, Florine ?

FLORINE.

Oh ! si vraiment, je crois au beau temps quand il fait sec, et au mauvais temps quand il pleut. Pour l'amour, dont nous parlions tout à l'heure, c'est un beau coup de soleil entre deux averses.

CAMILLE.

Oui, tu as raison, Florine, et le plus sage est de n'aimer jamais.

FLORINE.

Permettez, je n'ai pas dit cela. C'est encore une distraction agréable... entre les repas.

MARIE.

Voilà bien comme on parle quand on n'a rien dans le cœur.

FLORINE.

Oh ! oh ! vous y avez donc quelque chose, vous ?

CAMILLE.

Comment, Florine, tu ne t'en es pas aperçue ; mais elle adore notre voisin, M. de Torcy.

MARIE.

Oh ! j'adore !... quelle méchanceté !... Certainement je le trouve aimable, poli, bien élevé... mais il y a loin de là. Et d'ailleurs, occupez-vous de vos amoureux, et laissez en paix ceux des autres. Il est vrai, qu'avec votre superbe indifférence, vous les avez tous envoyé promener : M. de Villefranche, M. d'Hautefort, M. de Brion, M. de Chamillac... Tous enfin ; il n'y en a plus, et c'est ce qui vous fâche.

CAMILLE, *se levant.*

Comment, il n'y en a plus ? Croyez-vous pas que je serais fort embarrassée d'en avoir, et que si je voulais bien comme vous darder mes yeux enflammés sur tous les jeunes gens de la province...

MARIE, *se levant.*

Darder !

FLORINE, *se levant.*

Mesdemoiselles...

CAMILLE.

Il fait beau voir une fille de seize ans courir après les maris.

FLORINE.

Mesdemoiselles...

MARIE.

Il fait beau voir une fille de vingt-cinq qui n'en a pas su trouver.

FLORINE.

Mesdemoiselles...

CAMILLE

Insolente !

MARIE.

Mauvaise !

FLORINE.

Mesdemoiselles!... Mais elles vont se battre. (*Apercevant la baronne.*) Ah ! Madame, vous arrivez à propos.

SCÈNE II.

FLORINE, CAMILLE, LA BARONNE, MARIE.

LA BARONNE, *entrant par la droite.*

Qu'est-ce ? qu'y a-t-il ? toujours d'accord !

FLORINE.

Comme deux astronomes.

(*Camille et Marie parlent ensemble.*)

CAMILLE.

Jugez-nous, ma tante ; c'est Marie...

MARIE.

Ecoutez-moi, ma tante ; c'est Camille...

LA BARONNE.

Silence !... En y réfléchissant, c'est Marie qui a tort.

CAMILLE, *avec approbation.*

Ah !

MARIE.

Pourquoi cela, tort ?

LA BARONNE.

Parce que vous êtes la cadette.

FLORINE, *à part.*

Bien jugé !

MARIE.

Mais...

LA BARONNE.

Assez, ma nièce !... J'ai la migraine, mes enfants, faites-moi le plaisir de me laisser seule... Ah ! que je vous baise au front... Très-bien... Votre maître de danse est là... Allez... Aimez votre tante !... Bonjour !... Reste, Florine. (*Camille et Marie s'écartent par le fond en se disputant, et tirent, qui de droite, qui de gauche.*)

SCÈNE III.

FLORINE, LA BARONNE.

LA BARONNE, *s'asseyant.*

Florine, mes nièces m'embarrassent.

FLORINE.

En vérité, Madame !

LA BARONNE.

Oui, je voudrais les marier.

FLORINE.

Vous prenez le bon parti.

LA BARONNE.

Ce qui me fâche, c'est qu'il n'y a pas de choix ici.

FLORINE.

Envoyez-les à la cour.

LA BARONNE.

Non, Florine, la vertu y court trop de risques. Je sais cela, moi, qui... du temps de mon mari...

FLORINE.

C'est juste ; les principes avant tout.

LA BARONNE.

Feu M. le baron me manque bien dans cette circonstance.

FLORINE.

C'était un galant homme.

LA BARONNE.

Tout à fait galant et de belles manières. Gras comme une mauviette, d'un jugement sûr et haut de six pieds de roi. (*En souriant.*) Enfin ! il est mort.

FLORINE.

C'est une bien grande perte, Madame.

LA BARONNE, *toujours souriant.*

Oui. — Si je les renvoyais au couvent, Florine.

FLORINE.

Triste manière de les marier, Madame !

LA BARONNE.

Que faire ? — Camille a bien vingt-quatre ans, n'est-ce pas ?

FLORINE.

Vingt-cinq, Madame !

LA BARONNE.

Vingt-quatre.

FLORINE.

Je ne suis pas pour contredire Madame.

LA BARONNE.

Et Marie en a quinze ?

FLORINE.

Seize.

Quinze.

LA BARONNE.

FLORINE.

Madame le sait mieux que moi.

LA BARONNE.

Vingt-cinq, c'est beaucoup.

FLORINE.

On ne les avoue pas.

LA BARONNE.

Et quinze ce n'est pas assez.

FLORINE.

Eh ! eh ! la cadette serait bien vite mariée si Madame voulait.

LA BARONNE.

Oui. Mais après l'aînée.

FLORINE.

Je crois bien connaître quelqu'un qui aime la cadette.

LA BARONNE.

Eh bien ! qu'il épouse l'aînée.

FLORINE.

Mais ce n'est pas la même chose, Madame.

LA BARONNE.

Pourquoi donc, Florine?... elles ont reçu la même éducation.

FLORINE.

Ah ! vous avez raison, et c'est à quoi je ne songeais pas.

LA BARONNE.

Et tu connais quelqu'un, dis-tu ?

FLORINE.

Oui, Madame...

LA BARONNE.

Il va sans dire que c'est un homme né ?

FLORINE.

Oh ! tout à fait né...

LA BARONNE.

Et tu penses qu'il refuserait Camille?...

FLORINE.

Dam ! s'il aime l'autre !

LA BARONNE.

Ce que tu dis là me jette dans une grande perplexité... Toutes mes idées sont brouillées... Il aime la cadette... Voilà qui est inconcevable... Il était plus décent d'aimer l'aînée... Pourquoi la cadette !

FLORINE.

Vous avez pourtant une tête solide...

LA BARONNE.

N'est-ce pas ? Tu es de bon conseil, Florine, et je prendrai ton avis sur toutes mes affaires.

SCÈNE IV.

FLORINE, M. DE TORCY, LA BARONNE.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. De Torcy.

FLORINE, *bas à la Baronne.*

Eh! tenez, Madame! je crois justement que voilà notre amoureux...

LA BARONNE, *bas.*

M. De Torcy !...

TORCY, *entrant.*

Votre humble serviteur, Madame la baronne...

LA BARONNE.

Eh! bonjour, monsieur le vicomte... Je vous remercie bien des poires...

TORCY.

Oh! Madame!

LA BARONNE.

Que vous m'avez envoyées ..

TORCY.

Une bagatelle, Madame.

LA BARONNE.

C'étaient de belles poires..

TORCY.

Laissons cela... je vous en prie... Je viens vous parler, Madame.

LA BARONNE.

Voulez-vous vous asseoir ?

TORCY.

Non, merci... Il s'agit d'une affaire...

LA BARONNE.

Pourquoi ne pas vous asseoir... vicomte?

TORCY.

Comme vous voudrez, Madame... (*Il s'assied.*) Je viens vous demander...LA BARONNE *se levant.*

Eh bien, soit, restons debout...

TORCY, *se relevant, à part.*

Cette chère baronne!

FLORINE, *à part, elle s'est assise et travaille.*

Le pauvre garçon m'intéresse.

LA BARONNE, *se rasseyant.*

Monsieur, j'ai deux nièces...

TORCY.

Ah! c'est justement de Mademoiselle...

LA BARONNE.

De mademoiselle Camille, n'est-ce pas, que vous voulez me parler? Une charmante enfant, Monsieur, des yeux de velours, des épaules

BON GRÉ MAL GRÉ.

d'ivoire, une voix de rossignol et des pieds de Cendrillon... Le cœur sur la main, trois langues dans la tête et le printemps sur les joues. Dix mille écus de rente !

TORCY.

Mon Dieu ! Madame... je ne sais comment vous dire...

LA BARONNE.

Que vous l'adorez. Très-bien... épousez-la... vous êtes tous deux de race. C'est un mariage assorti : Quand publiera-t-on les bans ?

TORCY.

Permettez... Madame... Il ne s'agit pas de cela le moins du monde... Certes, je reconnais à mademoiselle Camille toutes les grâces et toutes les qualités que vous vantez en elle, mais mon cœur ne m'appartient plus, et...

LA BARONNE, *se levant.*

Alors, Monsieur, qu'est-ce que vous me voulez ?

TORCY.

Ce que je veux !

LA BARONNE.

Oui.

TORCY.

Avec vous au moins, Madame, on n'y va pas par quatre chemins. Je veux la main de votre autre nièce, mademoiselle Marie.

LA BARONNE.

En vérité, Monsieur, vos poires sont excellentes, mais vos procédés sont extraordinaires.

TORCY.

En quoi donc, Madame la baronne ?

LA BARONNE.

Marie est la cadette, Monsieur, et selon les vieux usages qui sont les bons... Mais où avez-vous jamais vu qu'on mariât une cadette avant son aînée ! Voilà dans quelle confusion d'idées nous ont jetés les philosophes ! Où allons nous, bon Dieu ? Voulez-vous que je vous le dise... Au déluge, Monsieur, au déluge ..

TORCY.

Eh ! mon Dieu, Madame la baronne... croyez-moi, le déluge n'a rien à faire ici... et j'ose encore espérer que vous ne sacrifierez pas le bonheur de mademoiselle Marie dont j'ai tout lieu de me croire aimé, au désir de pourvoir sa sœur la première.

LA BARONNE.

Comment, vous avez tout lieu de vous croire aimé?...

TORCY.

Oui, Madame, je ne m'en dédis pas.

LA BARONNE.

Mais voilà qui est de la dernière inconvenance... On ne m'a pas prévenue... je suis tante ou je ne le suis pas ! N'en savais-tu rien, Florine ?

FLORINE.

Rien du tout, Madame !

LA BARONNE.

Ces petites filles avec leurs folles têtes!... Une fois pour toutes, Monsieur, voulez-vous de Camille.

TORCY.

J'ai déjà eu l'honneur de vous faire observer, Madame...

LA BARONNE.

C'est bon. N'en parlons plus... vous m'agacez les nerfs... Quant à la cadette vous ne l'aurez pas. Voilà qui est arrangé... d'ailleurs votre recherche me flatte infiniment. Vous nous restez à dîner... pas vrai? bonjour, Monsieur! je vous quitte j'ai une affreuse migraine... à tantôt. (*La baronne sort par la gauche, Torcy reste stupéfait.*)

SCÈNE V.

FLORINE, TORCY, (*Florine rit aux éclats.*)

FLORINE.

Eh bien, monsieur le vicomte!...

TORCY.

La vieille folle! que le diable!...

FLORINE, *se levant.*

Chut!... si elle vous entendait ce serait de quoi rompre à tout jamais vos projets de mariage.

TORCY.

Eh! ne vois-tu pas, Florine, qu'ils sont rompus sans cela?

FLORINE.

Rompus! pour un amoureux vous vous découragez bien vite.

TORCY.

Tu crois donc qu'il y a quelque ressource?

FLORINE.

Est-ce qu'il n'y en a pas toujours avec de l'esprit; Or ça dites-moi, vous voilà donc sérieusement amoureux de ma jeune maîtresse?

TORCY.

Ah! Florine!... si tu savais...

FLORINE.

Je sais, je sais!... Je connais toutes les variations de cette romance-là!... Voyez pourtant? si vous eussiez aimé l'autre la chose allait de soi... Mlle Camille....

TORCY.

Allons! bon!... ne vas-tu pas aussi m'en rabattre les oreilles?

FLORINE.

Non: j'ai pitié de vous, bien qu'en vérité j'aie sujet d'être en colère.

TORCY.

Pourquoi?

FLORINE.

Comment! Monsieur est amoureux de Mademoiselle, et Florine

n'en apprend rien ni d'un côté ni de l'autre!... Mais voilà qui est de la dernière inconvenance, comme dit Madame la baronne, on ne m'a pas prévenue, je suis soubrette ou je ne la suis pas. Si vous ne remplissez pas mieux votre métier d'amoureux qui est de tout dire, je ne remplirai pas le mien qui est de tout faire.

TORCY.

Allons, ma pauvre Florine je te demande pardon, et pour conclure la paix, voici une bague qui ira mieux à ton joli doigt qu'au mien. *(Il lui passe une bague au doigt.)*

FLORINE.

Oh ! oh ! vous verrez que cette bague-là va me faire venir des idées. Et tenez, en voici une qui point. — Est-ce que vous n'auriez pas un ami de bonne volonté ?

TORCY.

Pour quoi faire ?

FLORINE.

Pour épouser l'aînée. — Cela vous mènerait tout droit à la cadette.

TORCY.

Oui, tu as raison ! un ami !... Cherchons !... parbleu, monsieur de Verneuil... un aimable homme... trente ans... une figure agréable et... ah ! diable...

FLORINE.

Quoi donc ?

TORCY.

C'est qu'il est déjà marié.

FLORINE.

C'est juste, on ne se pend pas deux fois...

TORCY.

Cherchons encore !...

FLORINE. *regardant au dehors.* Monsieur le vicomte...

TORCY.

Quoi ?

FLORINE.

Regardez donc là-bas....

TORCY.

Eh bien ? *

FLORINE.

Est-ce que ce n'est pas votre ami et voisin, monsieur d'Héricourt qui tourne le coin de l'allée ?

TORCY.

Pardieu oui, je crois que tu as raison.

FLORINE.

Il a une jolie canne.

TORCY.

Fort jolie.

* Torcy, Florine.

A-t-il de l'esprit?

FLORINE.

Il ne ferait pas le misanthrope.

TORCY.

Ni vous non plus.

FLORINE.

Ni moi non plus.

TORCY.

Il est... né ?

FLORINE.

Oh ! marquis de pied en cap.

TORCY.

C'est notre affaire.

FLORINE.

Comment ?

TORCY.

Il est amoureux de Mlle Camille.

FLORINE.

Mais non, il ne l'est pas.

TORCY.

Il doit l'être ou il le sera. Il faut marier cet homme-là, monsieur le vicomte.

TORCY.

Au fait !... le malheureux s'avance avec un air de confiance et de bonhomie qui me fait de la peine.

FLORINE.

Pourquoi donc s'il vous plaît. Mlle Camille est charmante.

TORCY.

Oh ! sans doute, mais c'est que je crois d'Héricourt du bois dont on fait les....

FLORINE.

Les sots.

TORCY.

Comme tu dis, Florine.

FLORINE.

Oh ! mon Dieu ! n'en prenez pas souci. Vous êtes tous, de ce bois-là, c'est prouvé par l'histoire. Chut ! le voici.

SCÈNE VI.

TORCY, D'HÉRICOURT, FLORINE.

Eh ! bonjour, marquis !

TORCY.

Bonjour, vicomte.

D'HÉRICOURT.

Tu viens voir la baronne ?

TORCY.

D'HÉRICOURT.

Précisément, et je prierai Mlle Florine de vouloir bien m'annoncer.

FLORINE.

De tout mon cœur, monsieur le marquis. (*Mystérieusement.*) Sera-ce bientôt?

D'HÉRICOURT.

Quoi?

FLORINE.

Ce que vous savez.

TORCY.

Oui! sera-ce bientôt?

D'HÉRICOURT.

Bientôt?

FLORINE.

Vous êtes un sournois, monsieur le marquis. — Je vais prévenir ma maîtresse. (*Fausse sortie.*)

D'HÉRICOURT.

Moi, sournois! n'expliqueras-tu ce que cela veut dire, Florine?

FLORINE.

Bon! cela s'explique assez.

TORCY.

Assurément, et la discrétion est ici hors de propos.

FLORINE.

A quoi bon dissimuler plus longtemps? . . . vous pouvez tout dire à monsieur le vicomte.

D'HÉRICOURT.

Hein?

TORCY.

Tu peux tout me dire?

D'HÉRICOURT.

Tout te dire? — De quoi diable veulent-ils parler?

FLORINE.

Eh! mon Dieu, à défaut de votre voix, votre visage le dit assez.

D'HÉRICOURT.

Mon visage?

TORCY.

Oui, c'est vrai, il a une mine...

D'HÉRICOURT.

Quelle mine?

FLORINE.

Une mine d'amoureux, pardine!

D'HÉRICOURT.

Amoureux, moi!

FLORINE.

N'allez-vous pas faire l'enfant et prétendre que vous ne l'êtes pas. Ah! monsieur le marquis, quelle niaiserie! la chose est constante,

vous en maigrissez, on ne conte que cela dans le pays, et vous vous feriez tort de dire le contraire.

TORCY

Oui, tu te perdrais de réputation.

D'HÉRICOURT.

Ah ! ça, ai-je la berlué, ou suis-je devenu amoureux sans m'en douter ?

FLORINE.

Allons, ne niez pas.

TORCY.

Avoue.

FLORINE.

Quand on a eu un père comme le vôtre...

TORCY.

Oui, qui aimait les femmes.

FLORINE.

On chasse de race.

TORCY.

Et nous sommes un gaillard... n'est-ce pas, marquis ?

D'HÉRICOURT.

Mais... assurément... très-gaillard.

TORCY.

Et c'est donc ici que nous aimons ?

D'HÉRICOURT.

Ah ! c'est ici ?

FLORINE.

Pourquoi vous en cacher ? — Vos intentions ne seraient-elles pas honnêtes, monsieur le marquis, en ce cas, je me verrais forcée de tout dire à la baronne, et...

TORCY.

Et tu ne remettrais pas les pieds dans la maison, cela est clair.

FLORINE.

Ou vous auriez affaire à monsieur de Torcy.

TORCY.

Ou tu aurais affaire à moi.

D'HÉRICOURT.

Diable !

FLORINE.

Mais cette malheureuse jeune fille, dites, cela lui rendrait-il le repos et la tranquillité ?...

TORCY.

Oui, considère que tu as jeté le trouble dans toute sa vie...

FLORINE.

La pauvre enfant vous aime...

TORCY.

Et c'est quand tu as abusé de la confiance d'une jeune personne...

FLORINE.

Que vous voudriez l'abandonner :.

TORCY.

Oh ! non ! jamais ! non ! je connais mieux le cœur de mon ami (*En pressant d'Héricourt dans ses bras.*) Il ne fera pas si bon marché de l'honneur d'une famille, je répons de lui, Florine.

D'HÉRICOURT.

Ah ! ça, vicomte, sérieusement, j'aime donc quelqu'un ?

TORCY.

Parbleu !

D'HÉRICOURT.

Et je suis aimé ?

FLORINE.

Assurément.

D'HÉRICOURT.

Eh bien, c'est étonnant, sans me l'avouer à moi-même, j'en avais le pressentiment. — Marie, chère Marie !

TORCY.

Hein ?

FLORINE.

Plait-il ?

D'HÉRICOURT, *reprenant.*

Marie ! chère Marie !

TORCY.

Mais du tout, mais ce n'est pas de mademoiselle Marie qu'il s'agit.

FLORINE.

C'est de l'autre . mademoiselle Camille.

D'HÉRICOURT.

Ah ! c'est de l'autre ?... pourquoi diable ne me le dites-vous pas tout de suite... cela me donne un air bête... enfin ! — Camille ! chère Camille !...

TORCY.

Pauvre ami ! comme tu as dû souffrir.

D'HÉRICOURT.

Moi ! Je t'assure que non.

FLORINE.

Oh ! si ! si ! vous avez souffert. Les femmes ne se trompent pas à cela, et ma maîtresse me le disait encore ce matin même.

D'HÉRICOURT.

Ta maîtresse te parlait de moi ?

FLORINE.

Comment donc ! mais elle m'en parle du matin au soir : c'est à l'état de manie. — Elle en parle toute seule. Combien de marguerites ne l'ai-je pas vue effeuiller à votre intention. — Il m'aime... un peu... beaucoup... passionément... pas du tout... et cela avec une grâce inimitable... Que si la petite fleur parlait bien, vous eussiez vu la joie illuminer son visage ; que si elle parlait mal, au contraire, on

se prenait à pleurer. Oui, Monsieur, à pleurer. Ah ! vous êtes le plus heureux des hommes.

D'HÉRICOURT.

Eh bien ! franchement, je ne m'en doutais guère.

TORCY.

Et quand tu passes devant la grille du château sur ton grand cheval bai...

D'HÉRICOURT.

Je l'ai vendu... avantageusement.

TORCY.

C'était une jolie bête.

D'HÉRICOURT.

Oui ; mais il avait le trot d'un dur...

TORCY.

Eh bien ! c'est justement quand tu passais au trot sur la route, qu'elle te regardait de sa fenêtre, et te suivait aussi loin que ses yeux pouvaient t'atteindre.

D'HÉRICOURT.

Pauvre petite femme !

FLORINE.

D'ailleurs, elle est riche !

TORCY.

Dix mille écus de rente !

D'HÉRICOURT.

Joli denier !

TORCY.

Allons ! c'est dit !... Le vin est tiré, il faut le boire.

D'HÉRICOURT.

Permetts, cependant. Je veux la voir. Certainement nous nous aimons... mais...

FLORINE. *

Rien de plus juste ! Il faut réfléchir. (*Bas à Torcy.*) Eloignez-le, et nous le ramenez dans une demi-heure.

TORCY.

Viens faire un tour de jardin, d'Héricourt ; nous en causerons.

D'HÉRICOURT.

Allons, je le veux bien.

FLORINE.

Quel Don Juan vous faites, monsieur le marquis...

D'HÉRICOURT, *se défendant.*

Oh ! oh ! oh !..

TORCY.

C'est vrai, il cache son jeu... On ne dirait jamais... Mauvais sujet, va !...

D'HÉRICOURT, *se défendant toujours.*

Ah ! ah !... (*Il sort par le fond avec Torcy, bras dessus bras dessous.*)

* Torcy, Florine, d'Héricourt.

SCÈNE VII.

FLORINE, puis CAMILLE.

FLORINE.

On n'est pas de pâte plus maniable que M. le marquis. Aurons-nous aussi bon marché de Mlle Camille. Voilà le point. A la vérité, elle a beaucoup perdu de cette humeur dédaigneuse qui a éloigné d'elle tous les prétendants, et je ne sais quoi lui dit qu'il est temps de prendre un mari. Pourquoi pas celui-ci? Il est joli garçon. (*Portant la main à son front.*) Il n'a pas beaucoup de ça, c'est vrai; mais en ménage ce n'est pas toujours une condition de bonheur... au contraire. (*En s'en allant.*) Voyons! par où commencerai-je?... Mademoiselle...

(*Entre Camille par la droite.*)

CAMILLE, l'arrêtant.

Florine.

FLORINE.

Ah! je ne vous voyais pas, Mademoiselle.

CAMILLE.

Ne causais-tu pas avec quelqu'un tout à l'heure?

FLORINE.

En effet, Mademoiselle, avec ce M. de Torcy dont nous parlions ce matin.

CAMILLE.

Ah!

FLORINE.

Et M. le marquis d'Héricourt, un charmant garçon, qui n'a qu'un tort...

CAMILLE.

Lequel?...

FLORINE.

Celui de vous aimer à la folie. Il vous aime, il vous aime, cela n'est pas croyable.

CAMILLE.

Est-ce donc un si grand tort, Florine?

FLORINE.

Dam! je croyais que vous faisiez fi des amoureux, moi!

CAMILLE.

Il y a amoureux et amoureux, Florine. Et avec quelle reconnaissance n'accepterais-je pas un cœur qui se donnerait à moi tout entier, en qui je trouverais des garanties de fidélité et de bonheur, et dont la douce compagnie mettrait enfin un terme à la solitude du mien.

FLORINE.

Oh! bien, Mademoiselle, ces garanties-là vous les trouverez du reste chez M. le marquis. Voilà un honnête homme, dévoué, sûr, et bien portant.

CAMILLE.

A te dire vrai, Florine, je n'étais pas sans en avoir remarqué quelque chose ; et, ce que tu me dis là, me fait le plus grand plaisir.

FLORINE.

Et courageux, Mademoiselle, courageux comme un lion. Il s'est battu pour vous.

CAMILLE.

En vérité, Florine ?

FLORINE.

Avec un petit hobereau du voisinage, qui s'était permis je ne sais quels propos sur votre compte. Les deux adversaires sont montés à cheval, et le pistolet au poing...

CAMILLE.

Ah ! tu me fais peur !...

FLORINE.

Rassurez-vous.

CAMILLE.

Il n'a pas été blessé ?

FLORINE.

Si... mais légèrement. (*A part.*) Par le trot de ce grand cheval bai qui est si dur.

CAMILLE.

Ah ! Florine, je puis bien te le dire à toi, je sens que je l'aime déjà ! Ne serait-ce que pour faire enrager ma petite sœur, qui prétend que j'ai passé le temps d'aimer.

FLORINE.

Cela n'a pas le sens commun. Vous êtes dans le bel âge au contraire, et les filles de vingt-trois ans ont une saveur que les autres n'ont pas...

CAMILLE.

Tu me flattes, Florine, J'ai vingt-cinq ans tout à l'heure.

FLORINE.

Oh ! cela peut-être vrai dans le fond, mais cela n'est pas vrai dans la forme. Et d'ailleurs deux ans de plus ou de moins ne sont pas une affaire. Il faut arriver à se persuader qu'on ne les a pas. Tout est là. Pour revenir à M. d'Héricourt, vous ne seriez donc pas trop éloignée de l'épouser?...

CAMILLE.

Oh ! Florine, c'est chose grave, et il faut y penser.

FLORINE.

Quoi ? Mademoiselle... aurez-vous bien le cœur de le désespérer ce pauvre jeune homme ! C'est qu'il en mourrait, voyez-vous.

CAMILLE, *souriant*.

Tu crois ?

FLORINE.

J'en suis sûre ; il ne mange pas ! il ne dort pas ! il a la fièvre ; il ne respire que pour vous. C'est un homme perdu si vous dites non.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MARIE.

MARIE, *entrant en riant.*

Ah ! ah ! ah !... Il est charmant quand il pêche à la ligne !

CAMILLE.

Qui donc ?

MARIE.

Monsieur d'Héricourt, ah ! ah ! ah !

FLORINE, *à part.*

Patatra !

CAMILLE.

Il pêche à la ligne !...

MARIE.

Oui, et il ne prend rien ; il dit que ça l'amuse...

FLORINE, *à part.*

Maudite langue !

CAMILLE, *bas à Florine.*

Florine, pour un amant passionné...

FLORINE, *bas à Camille.*

Ne faites pas attention, Mademoiselle. C'est la réaction. Cela est ordinaire chez les natures violentes.

MARIE.

Dites donc, Camille, avez vous remarqué le nez de M. d'Héricourt... Vous savez ce nez... l'hameçon s'y est accroché tout à l'heure, et j'ai cru qu'il allait se pêcher lui-même :

CAMILLE.

En vérité, Marie, vos plaisanteries sont d'une inconvenance...

FLORINE, *bas à Marie.* *

Pour Dieu ? taisez-vous. Je vous dirai pourquoi...

MARIE, *à demi voix.*

Mais.

FLORINE, *bas.*

Chut !...

SCÈNE IX.

CAMILLE, D'HÉRICOURT, TORCY, MARIE, FLORINE. *D'Héricourt se gratte le nez, Marie ne peut s'empêcher de rire.*

TORCY.

Mesdemoiselles, mon ami et moi sommes vos très-humbles serviteurs, et si vous le voulez bien, nous nous sommes fait fête de passer quelques instants en votre compagnie.

CAMILLE.

Le plaisir sera pour nous, Messieurs, et il est charitable de venir distraire notre solitude.

* Marie, Florine, Camille.

TORCY, *bas à D'Héricourt.*

Ne te gratte donc pas le nez comme ça...

(*Marie meurt de rire. Le rire gagne Florine, puis Torcy, puis d'Héricourt lui-même qui rit sans savoir pourquoi et toujours en se grattant le nez. — Camille seule lance des regards foudroyants sur tout le monde.*)

CAMILLE.

Me direz-vous le sujet de cette gaité irrésistible?..

FLORINE.

Ma foi, Mademoiselle, demandez à votre sœur.

MARIE.

Demandez au vicomte.

TORCY.

Demandez au marquis.

D'HÉRICOURT, *riant toujours.*

Moi... je ne sais pas.

FLORINE, *qui s'est rapprochée de Camille.*

L'amour le fait divaguer, Mademoiselle. Il est d'une timidité qui n'a pas d'exemple.

TORCY, *bas à d'Héricourt.*

Tu vois, elle n'ose te regarder ! faut-il qu'on t'aime !...

MARIE.

M. de Torcy, voulez-vous m'aider à dévider cet écheveau ?

TORCY.

De tout mon cœur, Mademoiselle.

(*Florine se trouve entre Camille et d'Héricourt qui restent quelques moments sans rien dire. Camille joue avec sa robe. D'Héricourt avec sa canne. Florine frappe du pied avec impatience. A droite Torcy et Marie causent à voix basse en dévidant un écheveau.*)

FLORINE.

Aimez-vous la musique, monsieur le marquis ?

D'HÉRICOURT.

Oui, beaucoup.

FLORINE.

Mademoiselle Camille touche du clavecin à miracle.

D'HÉRICOURT, *saluant légèrement.*

Ah !...

FLORINE.

Peut-être seriez-vous bien aise que Mademoiselle vous jouât une sonate.

D'HÉRICOURT.

Oh ! oui !

FLORINE.

Eh ! bien, demandez-le lui.

D'HÉRICOURT, *très-embarrassé.*

Mademoiselle...

CAMILLE.

Avec plaisir, Monsieur. (*Elle se dirige vers le clavecin.*)

FLORINE, à part.

On ne le lui fait pas dire au moins.

CAMILLE.

Seriez-vous assez bon pour me tourner les pages ?

D'HÉRICOURT.

Oh ! oui ! (*D'Héricourt s'assied derrière Camille.*)

FLORINE, à part.

Comme ils s'aiment !

(*Elle s'assied près de la table à ouvrage et prend une broderie. Camille commence une sonate. D'Héricourt marque la mesure avec son pied.*)

MARIE.

Monsieur de Torcy ?

TORCY.

Mademoiselle ?

MARIE.

Est-ce que M. d'Héricourt est amoureux de ma sœur ?

TORCY.

Du moins lui avons-nous persuadé qu'il en était furieusement épris.

MARIE.

Bah !

TORCY.

Oui.

MARIE.

Pourquoi donc ?

TORCY.

Pour la lui faire épouser.

MARIE.

Et à quelles fins ?

TORCY.

Madame votre tante a pour le droit d'aînesse un respect inconcevable, et ce n'est qu'après le mariage de votre sœur...

MARIE.

Qu'elle permettra le nôtre ?

TORCY.

Vous l'avez dit.

MARIE.

Mais c'est fort ingénieux cela.

TORCY.

L'amour est un grand maître, il donne de l'esprit.

MARIE.

Vous m'aimez donc ?

TORCY, joignant les mains.

Ah ! Mademoiselle...

MARIE.

Là, vous emmêlez ce malheureux écheveau à présent.... Tenez donc vos mains tranquilles.

FLORINE.

Si l'aile droite manœuvrait comme l'aile gauche.

CAMILLE, *jouant toujours.*

Ne marquez pas la mesure, Monsieur, cela me trouble.

D'HÉRICOURT.

Je vous demande pardon, Mademoiselle.

CAMILLE.

Tournez la page.

D'HÉRICOURT.

Ah ! c'est juste.... (*Chantant à demi-voix.*) Tra la la la tra déri da!...

CAMILLE.

Ne chantez donc pas, Monsieur, je vous en prie.

(*D'Héricourt se tait, croise les bras et penche la tête.*)

FLORINE *à part.*

Ils n'ont pas l'air de s'entendre là-bas!...

MARIE *à Torcy.*

Dites-donc, il ne s'amuse pas votre amoureux.

TORCY.

Pas plus que votre sœur. — Cela ne présage rien de bon.

MARIE.

Ma sœur ne s'amuse jamais.

TORCY.

D'Héricourt non plus.

MARIE.

Eh bien, ils sont faits pour s'entendre.

TORCY.

Au fait ce doit être amusant de s'ennuyer à deux.

FLORINE, *qui s'aperçoit que d'Héricourt s'est endormi.*

Hum ! hum !!!... hum !!!... le voilà qui s'endort maintenant. Il est terrible cet amoureux-là.

CAMILLE.

Tournez donc la page. (*D'Héricourt continue à dormir.*)

FLORINE.

Seigneur Dieu ! elle va s'en apercevoir.

CAMILLE.

Tournez donc la page... Monsieur !... mais tournez donc la page ! (*Florine renverse une boîte à ouvrage. D'Héricourt se réveille en sursaut. Tout le monde se lève.*)

FLORINE.

Ah ! mon Dieu !

D'HÉRICOURT, *très-troublé à Camille.*

Très-joli ! très-joli ! charmant ! exécuté comme un ange ! et puis c'est gai, je suis ému.

CAMILLE.

Vous êtes trop bon, Monsieur. — C'est toi qui a renversé cette boîte, Florine ?

FLORINE.

Eh ! mon Dieu ! oui, Mademoiselle.

MARIE.

Quelle maladresse !...

FLORINE, *bas à Marie.*

Ingrate ! quand je travaille à vos nocés.

SCÈNE X.

FLORINE, CAMILLE, D'HÉRICOURT, LA BARONNE, TORCY, MARIE.

LA BARONNE, *entrant par la gauche,*

Bonjour, monsieur de Torcy — Votre servante, monsieur d'Héricourt. Vous faites un tapage.

D'HÉRICOURT.

C'est Mlle Camille qui nous faisait de la musique, Madame.

FLORINE, *à part.*

Ce monsieur d'Héricourt a une légèreté dans l'esprit !..

LA BARONNE.

N'est-ce pas qu'elle joue bien cette bonne Camille ?

D'HÉRICOURT.

Oh ! Madame, un sentiment... exquis, si j'ose ainsi parler.

FLORINE, *bas à Camille.*

Eh ! bien, Mademoiselle ! voilà de l'amour ou je ne m'y connais pas.

CAMILLE.

Tu crois ?

TORCY, *à part.*

Pardieu, enlevons la chose d'assaut si c'est possible. (*À demi-voix à la baronne.*) Madame ?

LA BARONNE.

Plait-il ?

TORCY.

D'Héricourt a à vous parler.

D'HÉRICOURT.

Moi ?

TORCY.

Sans doute toi ! pure timidité, Madame la baronne.

LA BARONNE.

Mesdemoiselles.

CAMILLE et MARIE.

Ma tante !...

LA BARONNE.

Veillez vous retirer, je vous prie.

FLORINE, *bas à Camille.*

Voyez-vous, la demande en mariage.

CAMILLE, *de même.*

Il n'a pas grand esprit, Florine.

FLORINE, *de même.*

Peut-être bien ! mais c'est un homme solide

LA BARONNE.

Eh bien !

CAMILLE.

Nous sortons, ma tante !

(*Saluts de part et d'autre. Florine, Camille et Marie sortent par la gauche.*)

D'HÉRICOURT, *à part.*

Que diable ai-je à dire à la baronne, moi ?

SCÈNE XI.

LA BARONNE, D'HÉRICOURT, TORCY.

TORCY, *bas à d'Héricourt.*

Allons ! mon ami, maîtrise ton émotion, d'ailleurs bien naturelle. Voilà le moment !

D'HÉRICOURT, *de même.*

Hein ?

TORCY, *de même.*

Voilà le moment.

D'HÉRICOURT, *de même.*

De quoi faire ?

TORCY, *de même.*

De faire ta demande, parbleu.

D'HÉRICOURT.

Mais, permets. Je ne suis pas décidé, du tout. Il est charmant.

LA BARONNE, *après avoir reconduit du regard ses deux nièces.*

Eh bien ! Monsieur, je vous écoute...

D'HÉRICOURT.

Madame !... (*Bas à Torcy.*) Que le diable t'emporte !...

LA BARONNE.

Nous asseyons-nous ?

TORCY, *bas à d'Héricourt.*

Dis que non. Elle te ferait relever.

D'HÉRICOURT.

Mille grâces, Madame. C'est en deux mots.

LA BARONNE.

Parlez donc !

D'HÉRICOURT, *à part.*

Je ne sais que dire...

TORCY, *bas.*

C'est l'émotion.

D'HÉRICOURT, *bas.*

Je t'assure que non.

TORCY, *bas.*

Je t'assure que si. — Du courage... (*Soufflant.*) Madame..

D'HÉRICOURT, *haut.*

Madame...

TORCY, *bas.*

Vous avez deux nièces charmantes.

D'HÉRICOURT, *haut.*

Vous avez deux nièces charmantes...

TORCY, *bas.*

L'une a plus de jeunesse.

D'HÉRICOURT, *haut.*

L'une a plus de jeunesse.

TORCY, *bas.*

L'autre a plus de raison.

D'HÉRICOURT, *haut.*

L'autre a plus... de raison.

TORCY, *bas.*

Et je viens vous demander la main...

D'HÉRICOURT, *haut.*

Et je viens vous demander la main...

TORCY, *bas.*

De mademoiselle Camille.

D'HÉRICOURT, *à part.*

Ah! non! (*Haut.*) Et je viens vous demander la main pour aller faire un tour de jardin, si vous le voulez bien, Madame la baronne.

TORCY, *à part.*

Peste soit de l'animal!...

LA BARONNE.

Vous n'avez pas de suite dans les idées, marquis.

TORCY, *passant devant d'Héricourt.*

Pardonnez lui, Madame, l'émotion...

D'HÉRICOURT, *bas.*

Te tairas-tu!

TORCY.

Le respect...

D'HÉRICOURT, *bas.*

Te tairas-tu!

TORCY.

La timidité...

D'HÉRICOURT, *bas.*

Te tairas-tu!...

TORCY.

Ont pu retenir en lui...

D'HÉRICOURT, *passant devant Torcy.*

Eh bien! oui, Madame, la timidité... je suis timide; mais puisque je ne puis me taire. Voici ce dont il s'agit.

TORCY, *à part.*

Allons, donc!...

D'HÉRICOURT,

Vous n'ignorez pas Madame, que j'aime beaucoup l'horticulture.

TORCY, *bas.*

Hein ?

D'HÉRICOURT, *de même.*

Tais-toi ! (*Haut.*) Eh bien ! Madame je n'ai pu me procurer nulle part d'un certain plant d'artichauts que j'ai remarqué dans votre potager, et je voulais vous demander ..

LA BARONNE.

De ce plant-là ? — C'est facile, Monsieur, et je vais à l'instant même donner des ordres à mon jardinier. (*Fausse sortie.*)

D'HÉRICOURT.

Que de bonté ! Madame !...

TORCY, *a part.*

Gredin, va !

LA BARONNE, *revenant.*

A propos, monsieur d'Héricourt, vous dînez avec nous, n'est-ce pas ? — Vous aussi, monsieur de Torcy. — Très-bien !... Je vais m'occuper de vos artichauts.

(Elle sort.)

SCÈNE XII.

D'HÉRICOURT, TORCY.

D'HÉRICOURT.

Ah ! ça, vicomte, me feras-tu le plaisir de m'expliquer l'intérêt prodigieux que tu prends à mon mariage ?

TORCY.

L'intérêt ?... c'est bien simple !... parbleu !... l'intérêt !... tu es amoureux, n'est-ce pas ?...

D'HÉRICOURT.

Dam ! oui !...

TORCY.

Eh bien ! pourquoi donc tant de retards, lorsque d'un mot tu peux faire ton bonheur et le sien ! mais tu veux donc la séduire, cette malheureuse jeune fille !

D'HÉRICOURT.

Mais non, mais du tout.

TORCY.

Ne l'espère pas. Je suis là. Je m'y oppose.

D'HÉRICOURT.

Au diable !.. Est-ce que j'ai jamais séduit personne ! Non je ne veux pas la séduire ; mais je veux faire les choses raisonnablement, posément, je veux consulter mon oncle, le conseiller.

TORCY.

Mais tu ne sais donc pas ce que c'est que l'amour, elle ne t'attendra pas. Elle en prendra un autre !

D'HÉRICOURT.

Bah ! crois-tu ?

TORCY.

Certainement.

D'HÉRICOURT.

Un autre ! un autre ! ce n'est déjà pas si facile. On m'a dit qu'elle avait envoyé promener tous les soupirants, et à parler franc, c'est bien aussi un peu ce qui me fait hésiter.

TORCY.

Ceux qui t'ont dit cela, marquis, ont calomnié la plus ravissante créature qui soit sous le soleil, et pour te le prouver, je vais l'épouser tout à l'heure, moi qui te parle... ha !... (*Fausse sortie.*)

D'HÉRICOURT.

Torcy ! Torcy ! que diable ! tu prends les choses avec une vivacité...

TORCY.

Parler avec cette légèreté d'une personne qui a dix mille écus de rente et qui joue des sonates...

D'HÉRICOURT.

C'est vrai ! c'est vrai !...

TORCY.

Dans toute la fleur de la jeunesse !...

D'HÉRICOURT.

Sans doute...

TORCY.

Et qui t'aime... toi... d'Héricourt.

D'HÉRICOURT.

C'est affreux.

TORCY.

Oui ; c'est affreux et c'est pourquoi je la venge en l'épousant.
(*Fausse sortie.*)

D'HÉRICOURT.

Eh ! Torcy, de grâce.

TORCY.

Jamais tu ne retrouveras une pareille occasion. (*Il s'en va.*)

D'HÉRICOURT.

Rien qu'un moment.

TORCY, *revenant.*

Et des yeux, une bouche, une taille, des... [Je l'épouse, d'Héricourt.

D'HÉRICOURT.

C'est vrai, des yeux, une taille... Torcy, ne l'épouse pas. je t'en prie...

TORCY.

Tu l'épouses donc !

D'HÉRICOURT.

Un seul mot...

TORCY.

Tu hésites. Je n'écoute plus rien. Voilà qui est dit et Camille est ma femme. Aussi bien je l'aimais aussi, moi, et si j'ai renfermé cette passion dans mon cœur, c'est que je ne voulais pas venir à la traverse de tes amours ; c'est que je me sacrifiais au bonheur d'un

ami ! Ce sacrifice tu n'en étais pas digne ! plus tard tu comprendras la grandeur de ta perte, tu souffriras, tu maigriras !... n'accuse alors que toi de ton malheur ! je m'en lave les mains !... adieu, marquis !... Tu as perdu la partie belle !...

D'HÉRICOURT, *courant après lui.*

Torcy ! Torcy ! mon ami, eh bien ! soit, je l'épouse.

TORCY.

Il est trop tard !.. (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

D'HÉRICOURT, *seul.*

Il est trop tard ! malheureux que je suis !... C'est vrai au moins ; j'ai agi comme un sot, et je perds par ma faute la plus jolie fille et l'a plus jolie terre du pays ! car la terre de Corbach est à elle. Il l'aime !... Pardieu !... la belle raison !... Moi aussi, je l'aime !.. je l'adore !... et la jalousie me révèle la force de cette passion... Mais aussi ce diable de Torcy vous presse, vous presse, et ne vous laisse pas le temps de respirer... Morbleu ! nous verrons qui de nous l'épousera, et puisqu'elle m'aime, je vais la mettre en demeure de s'expliquer catégoriquement. Il ne sera pas dit que le marquis d'Héricourt aura été joué par ce petit vicomte.— Me voilà dans une agitation ; je ne me reconnais plus, je pétille, je voudrais battre quelqu'un.

SCÈNE XIV.

D'HÉRICOURT, FLORINE.

FLORINE.

Qu'avez-vous donc, monsieur le marquis ?

D'HÉRICOURT.

Ce que j'ai ?...

FLORINE.

Oui, vous êtes rouge comme une pomme d'amour.

D'HÉRICOURT.

J'ai que j'adore ta maîtresse, et qu'il me la faut absolument.

FLORINE.

Voulez-vous un verre d'eau sucrée ?

D'HÉRICOURT.

Te moques-tu de moi, Florine ?

FLORINE.

Pas le moins du monde, et sérieusement vous m'inquiétez !.. Donnez-moi la main.

D'HÉRICOURT.

La main ?

FLORINE, *après lui avoir tâté le pouls.*

Vous avez la fièvre. Voilà qui va mal.

D'HÉRICOURT.

Diable de Torcy, va !

FLORINE.

Si vous alliez vous coucher !

D'HÉRICOURT.

Eh bien ! non, morbleu ! j'en crèverai plutôt, mais je l'épouserai.

FLORINE.

(A part.) Enfin nous y voilà. *(Haut.)* Hélas, Monsieur, je crains bien...

D'HÉRICOURT.

Quoi donc ? est-ce qu'elle voudrait épouser le vicomte ?

FLORINE.

(A part.) Ma foi, c'est lui qui le trouve !.. *(Haut.)* J'en ai peur !

D'HÉRICOURT.

Me voilà bien ! Que faire !.. Florine ! ma chère Florine ! prends pitié de moi ! défends-moi ! sauve-moi ! Je meurs si je ne possède ta maîtresse !..

FLORINE, à part.

Quel volcan ! tuidieu ! D'où lui vient cette flamme ?

D'HÉRICOURT.

Dis-moi ? le vicomte envoie des bouquets ?

FLORINE.

Quelquefois.

D'HÉRICOURT.

Et il fait des vers ?

FLORINE, avec tristesse.

Souvent !

D'HÉRICOURT.

Eh bien ! je vais lui en faire aussi, moi, des vers que j'enverrai dans un gros bouquet. Peut-être n'a-t-il pas eu seulement cette idée là, lui ?

FLORINE.

Oh ! sûrement pas.

D'HÉRICOURT.

Tu vois, cela me vient tout de suite. — Florine !..

FLORINE.

Monsieur ?

D'HÉRICOURT.

Sais-tu faire des vers, toi ?

FLORINE.

Mais... comme tout le monde.

D'HÉRICOURT.

Tant mieux ! tu m'aideras ; je manque d'habitude. Nous allons lui faire un madrigal... n'est-ce pas ?

FLORINE.

Va pour le madrigal.

D'HÉRICOURT.

Quatre vers, est-ce assez !

FLORINE.

Bah ! ne lui en mettez que deux.

D'HÉRICOURT.

Deux en rimes croisées, hein ? Ce sera plus facile.

FLORINE.

Oui, mais cela ne rimera pas.

D'HÉRICOURT.

Ah! c'est juste. Voyons!... (*Écrivant sur ses tablettes.*) A Camille...

FLORINE.

Eh! non, on ne met pas le vrai nom de la personne. A Philis; à Chloé, cela est plus galant.

D'HÉRICOURT.

Oui, tu as raison!.. à Chloé!.. (*Cherchant.*) A Chloé!. Chloé!.. c'est inconcevable! Chloé!... Mon Dieu, Florine, je trouverais bien les vers; mais c'est l'idée que je ne trouve pas.

FLORINE.

Dam!.. Dites-lui que vous l'aimez, et que vous lui demandez du retour tout simplement.

D'HÉRICOURT.

Oui, très-bien! ce sera en situation. Hum!..

« Chloé! je vous aime!.. »

FLORINE.

Eh bien! voilà! un vers tout fait.

D'HÉRICOURT.

Bah!...

FLORINE.

Certainement... Ajoutez à cela, « d'un amour extrême, » et vous en aurez déjà deux.

D'HÉRICOURT.

Crois-tu?

Chloé, je vous aime
D'un amour extrême!..

C'est, ma foi, vrai. Tiens, tiens, tiens! mais je suis poète aussi, moi! parbleu! cela me met en verve!.. Nous avons retour et amour maintenant...

FLORINE.

Voyons!..

« Payez de retour... »

D'HÉRICOURT.

« Un si tendre amour. »

« Signé d'Héricourt. »

FLORINE.

Voilà!... Cela en fait cinq!

D'HÉRICOURT.

Ce n'est pas le diable, et j'en ferais jusqu'à demain comme ceux-là, Florine.

FLORINE.

Je n'en doute pas, monsieur le marquis...

D'HÉRICOURT, *en lui donnant le papier.*

Maintenant, cache délicatement mes vers dans un frais bouquet de roses, et porte-le à ta maîtresse. Le vicomte est tué du coup.

FLORINE.

C'est un homme mort. Mais voici mademoiselle Camille. Soyez

éloquent. Votre servante, monsieur le marquis. (*Elle sort par le fond.*)

SCENE XV.

CAMILLE, D'HÉRICOURT.

D'HÉRICOURT.

Appelons à moi toute mon audace !.. (*Arrêtant Camille.*) Mademoiselle !..

CAMILLE.

Monsieur ?.. (*A part.*) Se déclarera-t-il enfin.

D'HÉRICOURT.

Mademoiselle... excusez-moi si tantôt... une timidité que je ne puis vaincre... alors même qu'il m'est permis de croire... du moins à ce que dit Florine... que... N'est-ce pas au contraire une preuve du profond respect... et si je pouvais m'en écarter, Mademoiselle, c'est que la violence de cette ardeur... mais de l'indifférence, ô Ciel, quand mon cœur, ma fortune, ma vie !.. enfin je vous aime.

CAMILLE.

Je le savais, Monsieur, et cet aveu n'a rien dont j'aie sujet d'être mécontente.

D'HÉRICOURT.

Ah ! Mademoiselle, vous me rendez le plus heureux des hommes. Combien ne dois-je pas vous remercier de la préférence que vous me donnez sur M. de Torcy.

CAMILLE.

M. de Torcy ?

D'HÉRICOURT.

Assurément.

CAMILLE.

Mais vous vous trompez, Monsieur ; ce n'est pas moi qu'il aime, c'est ma sœur.

D'HÉRICOURT.

Etes-vous bien sûre de ce que vous dites ?..

CAMILLE.

Parfaitement sûre...

D'HÉRICOURT.

Voilà qui est étrange ! Tout à l'heure, ici même, le vicomte me disait... Mais qu'importe ! Vous m'aimez ; le reste est peu de chose. Ah ! Mademoiselle, de quelle reconnaissance n'ai-je pas été pénétré quand j'ai appris, qu'en mon absence même, vous vous occupiez de moi, et que maintes fois vous avez dit de cette voix douce, en effeuillant des marguerites : Il m'aime... un peu... beaucoup... passionnément... pas du tout... Voilà des preuves d'amour, Mademoiselle, et c'est à quoi ne se trompe pas un cœur bien épris.

CAMILLE.

De quoi me parlez-vous là ?

D'HÉRICOURT.

Je sais aussi que je ne passais pas devant la grille du château, sur mon grand cheval bai, sans être longtemps suivi de vos beaux yeux.

Votre cheval bai ?

CAMILLE.

Je l'ai vendu.

D'HÉRICOURT.

CAMILLE.

En vérité, Monsieur, je ne connais pas votre cheval bai, et je n'ai jamais effeuillé de marguerites. Mais si les preuves d'amour ont manqué de mon côté, du moins n'ont-elles pas manqué du vôtre. Je sais, de bonne part, que vous avez perdu l'appétit et le sommeil...

D'HÉRICOURT.

L'appétit ?

CAMILLE.

Et ce n'est pas tout. Ce duel, ce duel terrible où vous avez été blessé pour moi...

D'HÉRICOURT.

Un duel!...

CAMILLE.

Oui, Monsieur. Et c'est à des témoignages d'une si vive tendresse que mon cœur a dû se rendre.

D'HÉRICOURT.

Que me contez-vous là ? Je mange comme quatre, et je ne me suis jamais battu.

CAMILLE.

Comment?... Mais on s'est donc moqué de moi ?

D'HÉRICOURT.

Je crois qu'on s'est moqué de nous.

CAMILLE.

Ainsi, vous ne m'aimez pas, Monsieur ?

D'HÉRICOURT, *galamment.*

Mais... ce sera comme vous voudrez, Mademoiselle. Le vin est tiré, m'est avis qu'il faut...

CAMILLE.

Grand merci, Monsieur, je n'ai pas soif.

D'HÉRICOURT.

A votre guise, Mademoiselle!...

SCÈNE XVI.

CAMILLE, MARIE, D'HÉRICOURT.

MARIE.

Monsieur d'Héricourt, monsieur d'Héricourt, Florine m'a dit que vous épousiez ma sœur. Est-ce bien vrai ? Voyez donc comme c'est heureux ; j'épouserai M. de Torcy, moi.

CAMILLE.

Vous êtes une petite sottie !... (*Elle sort. Marie, stupéfaite, se tourne du côté de M. d'Héricourt.*)

D'HÉRICOURT.

Mademoiselle, j'ai bien l'honneur de vous saluer. (*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

MARIE, puis M. DE TORCY.

MARIE, stupéfaite.

Qu'est-ce que cela veut dire? Ils ne se marient donc pas! Moi qui chantais déjà victoire! C'est affreux d'être la cadette, quand on a une sœur aînée qui veut mourir fille.

TORCY.

Tout va bien!

MARIE.

Tout va mal!...

TORCY.

Comment?

MARIE.

Je viens de voir M. d'Héricourt et ma sœur; ma sœur m'a appelée petite sottie; M. d'Héricourt m'a souhaité le bonsoir, et ils se sont quittés sans se dire mot. C'est fini, monsieur de Torcy, vous ne m'épouserez jamais!...

TORCY.

Jamais! Par exemple!... il faudra voir cela. S'ils ne s'épousent pas, nous nous épouserons tout seuls. Voilà tout, parbleu!

MARIE.

Tout seuls?

TORCY.

Certainement. Je vous enlève; il n'y a rien de plus simple...

MARIE.

Mais, Monsieur... en vérité... vous me faites peur...

TORCY.

Peur! Marie! je vous fais peur, moi qui donnerais cent fois ma vie pour la vôtre. (*Il la serre dans ses bras.*)

SCÈNE XVIII.

MARIE, LA BARONNE, D'HÉRICOURT.

LA BARONNE.

Que vois-je, ô Ciel!.. (*Torcy et Marie se séparent.*)

MARIE.

Dieu! ma tante!

TORCY, à part.

Eh bien! tant mieux, morbleu.

LA BARONNE.

Ma nièce dans les bras d'un jeune homme! M'expliquerez-vous cette conduite, Monsieur?

TORCY.

Le mieux du monde, Madame. Mademoiselle votre nièce a quelque bienveillance pour moi...

LA BARONNE.

Assez, Monsieur! vous comprendrez, je l'espère, que vous devez une réparation à la famille... et vous épouserez sa sœur.

Plaît-il.

TORCY.

MARIE.

Ma sœur ! mais cela ne réparera rien du tout, ma tante.

LA BARONNE.

Silence ! justement je l'aperçois...

TORCY, *à part.*

Elle est impitoyable, cette vieille baronne !..

SCÈNE XIX.

MARIE, CAMILLE, LA BARONNE, D'HÉRICOURT, TORCY.

(Camille et d'Héricourt arrivent chacun d'un côté différent.)

CAMILLE.

Ma tante!..

D'HÉRICOURT.

Madame!..

CAMILLE.

Je viens vous demander la permission de retourner au couvent.

D'HÉRICOURT.

Je viens m'excuser de ne pouvoir dîner avec vous !

CAMILLE.

Je n'oublierai jamais les bontés que vous avez eues pour moi.

D'HÉRICOURT.

Je ferai prendre les artichauts que vous avez bien voulu me promettre.

CAMILLE.

Adieu, ma tante.

D'HÉRICOURT.

Votre serviteur, Madame!..

LA BARONNE.

Camille... Monsieur... m'expliquerez-vous... le couvent... vos artichauts... Mon Dieu ! que je suis malheureuse... Vous me donnez la berlue !..

SCÈNE XX.

LES MÊMES, FLORINE. *(Elle tient un bouquet de roses à la main.)*

FLORINE, *feignant la surprise.*

Ah!

LA BARONNE, *se retournant.* ¶

Qu'est-ce encore ?..

D'HÉRICOURT, *à part.*

Mon bouquet!..

LA BARONNE.

Que veux-tu, Florine, avec tes fleurs? est-ce ma fête? Donne, mon enfant. Merci.

FLORINE.

Non, Madame, c'est un bouquet que...

D'HÉRICOURT, *faisant des signes à Florine.*

Hum! hum! hum!..

LA BARONNE.

Qu'avez-vous?

D'HÉRICOURT.

Moi, rien : un peu de rhume.

LA BARONNE.

Un bouquet que?..

FLORINE.

Que M. d'Héricourt m'avait prié de remettre à mademoiselle Camille.

CAMILLE.

A moi?

D'HÉRICOURT, *à part,*

Je suis pris.

LA BARONNE.

Ah! ah!.. donne, Florine... un billet!...

CAMILLE.

Un billet!...

TORCY, *à part.*

Nous sommes sauvés!... (*Florine passe à l'extrême gauche.*)

LA BARONNE.

Voyons ce billet. Comment, des vers!...

TOUS.

Des vers!...

D'HÉRICOURT, *à part.*

Diable de vicomte, va.

LA BARONNE.

« A Chloé :

Chloé, je vous aime; »

D'un amour extrême.

Payez de retour

Un si tendre amour.

« Signé : D'HÉRICOURT. »

TORCY.

Très-joli!...

LA BARONNE, *à d'Héricourt.*

Monsieur le marquis!...

D'HÉRICOURT, *à part.*

Diable de vicomte, va!

LA BARONNE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

D'HÉRICOURT, *à part.*

Résignons-nous de bonne grâce. (*Haut.*) Cela veut dire, Madame, que j'aime mademoiselle Camille avec passion, et que j'ai l'honneur de vous demander sa main...

LA BARONNE.

Monsieur, la main de Camille est promise à M. de Torcy ; mais je vous donne sa sœur. Voilà qui est convenu.

D'HÉRICOURT.

Comment, sa sœur !

MARIE.

Moi !

CAMILLE.

M. de Torcy, mon mari ?

TORCY.

Mais pas du tout...

MARIE.

Il ne m'aime pas.

D'HÉRICOURT.

Je ne l'aime pas.

TORCY, D'HÉRICOURT, CAMILLE et MARIE ensemble.

Nous ne nous aimons pas.

LA BARONNE.

Mais, mes enfants.—Messieurs... mes nièces... ma foi, arrangez-vous comme vous voudrez, je n'y comprends plus rien.

FLORINE.

La tour de Babel !...

(*Marie passe du côté de Torcy, et d'Héricourt, poussé par Torcy, passe du côté de Camille.*)

TORCY. *

La chose est pourtant bien simple, Madame la baronne, M. le marquis épouse l'aînée et moi la cadette...

LA BARONNE.

Est-ce dit ?...

TORCY.

Eh ! Madame, ne voyez-vous pas bien qu'ils s'adorent !

CAMILLE.

Oui, Monsieur ; oui, nous nous adorons. (*Bas à d'Héricourt.*) Mais dites donc comme moi, Monsieur...

D'HÉRICOURT.

Certainement nous nous adorons ! (*A part.*) Diable de vicomte, va.

MARIE.

Quel bonheur !...

LA BARONNE.

Mes enfants !... mes enfants !... l'émotion me coupe la parole !... Voilà un beau jour pour moi. Allons dîner !

* Florine, Camille, d'Héricourt, la baronne, Torcy, Marie.

D'HÉRICOURT.

Dîner ?

FLORINE.

Eh ! oui, dîner ! Bon gré, malgré, monsieur le marquis, l'appétit vient en mangeant.

TOUS.

Allons dîner !...

FIN.